

Lorenzo Tancredi

**UNE CRITIQUE INDIVIDUALISTE
DES
“ Réflexions sur l’Individualisme ”**

Et correspondance avec Manuel Devaldès

Sommaire

- Présentation (E. Armand) : p. 5
- La Dégénération utilitariste (L. Tancredi) : p. 6
- Mon individualiste
Réponse à L. Tancredi (M. Devaldès) : p. 13
- À M. Devaldès (E. Armand) : p. 21
- Mon Individualisme
Réponse à M. Devaldès (L. Tancredi) : p. 22

**UNE CRITIQUE INDIVIDUALISTE
DES
“ Réflexions sur l’Individualisme ”**

Nous autres, anarchistes-individualistes français, nous connaissons fort peu de ce qui se fait à l'étranger dans le domaine de la propagande individualiste. A peine avons-nous lu Stirner ou John-Henry Mackay ; les noms de Josiah Warren, Ly-sander Spooner, Benjamin Tucker n'éveillent chez nous que de vagues protestations d'ignorance. Si bien que les tripatouilleurs de textes peuvent s'en donner à cœur-joie quand ils discutent des théories qu'ils n'ont jamais approfondies, pour commencer, et qu'ignorent leurs auditeurs bénévoles. Nous ne connaissons rien non plus de l'individualisme révolutionnaire italien, du Novatore et de Lorenzo Tancredi, par exemple. Je pense combler un peu cette lacune en traduisant ou analysant de temps à autre, dans ces colonnes, quelques articles qui paraissent hors frontières. Je ne crois devoir mieux faire, pour commencer, que traduire la critique qu'au cours d'une longue étude intitulée « Libertarism : révolutionnaire ou individualisme démocratique », Lorenzo Tancredi a fait, dans le Novatore, des « Réflexions sur l'Individualisme », publiées ici même. Ces « Réflexions » ont été, en partie seulement, je crois, traduites dans la Rivolta, de Milan, et c'est là que Lorenzo Tancredi les a lues. Je reviendrai sur cette étude.

E. ARMAND.

La Dégénération utilitariste

... Savez vous ce qu'est devenu le stirnerisme dans le livre de Manuel Devaldès, tel qu'il est publié dans la *Rivolta* ? En voici un extrait paru dans le n° 32 de cette revue (1910) :

« Notre individualiste, lui, est un être de raison et si un instinct le poussait à la férocité, ce qui est invraisemblable, ou au moins serait exceptionnel, raison lui ferait vite saisir qu'il est de son intérêt de n'être pas la bête de proie exaltée par le chantre à la fois génial et fou de Zarathoustra. La situation de bête de proie n'est pas éloignée de celle de proie...

« Qu'on distingue la nuance : ce n'est pas parce que les actes naissant du déchaînement de cet instinct sont qualifiés « mal » par une morale dogmatique quelconque qu'il ne les perpétrera point, non plus qu'il n'en accomplira d'autres d'ordre contraire parce qu'ils sont étiquetés « bien », mais parce qu'il sera *de son intérêt* de ne point perpétrer les uns et d'accomplir les autres, parce qu'ainsi il satisfera dans la mesure de la liberté qui lui est dévolue individuellement — c'est-à-dire de sa capacité, de sa puissance — son égoïsme, dont l'intérêt primordial réclame la vie.

« Vivre est en effet le but de la vie. Mais *vivre*, c'est être heureux. Or, le bonheur ne se trouve pas dans une lutte meurtrière, dans la sauvagerie primitive. Les individus ont donc intérêt à l'entente, à la concorde, à la paix, mais ils ne seront aptes à conquérir ces biens que lorsqu'ils *sauront*. »

... L'individualiste du signor Devaldès est un petit animal très peu féroce, comme du reste tous les hommes raisonnables. De plus, il n'est pas religieux, il n'a pas la foi. Il est quelque chose d'extrêmement pratique et de franchement intéressé. Il ne croit à rien, sauf à une chose : son propre intérêt. Tout ce qu'il accomplit est dû à ce ressort, certes absolument immoral. Il a fait l'examen

de tout ce qu'on appelle Loi, Etat, Dieu, Morale, etc. Il a décomposé de façon semblable les raisons, les éléments psychologiques et historiques de la sociabilité ; ensuite il en a fait la synthèse, il les a recomposés ; il a découvert que tous ces fantômes n'étaient pas descendus du ciel, mais étaient les produits des hommes. Le lecteur s'attendra peut-être à ce qu'il se révolte pratiquement contre ces fantômes. Doux rêve ! La révolte est toute idéaliste : il la connaît et ça lui suffit. Où son intérêt le mènera-t-il ?... Hier il obéissait à la loi parce qu'il y « croyait » ; aujourd'hui, il se courbe sous son joug parce que cela cadre avec son intérêt. L'immense transformation !

Qu'on ne prenne pas mes sarcasmes pour la couverture d'une démonstration manquée. Prenez cet extrait et examinez-le : l'individualiste de Devaldès n'est en quête ni de révolution ni de progrès ; il se contente de moins : le bonheur lui suffit. Mais la théorie du bonheur (quand on n'entend pas par là l'aspiration sacrilège et rebelle de qui s'est déjà senti malheureux, comme chez Stirner) se résume en ce proverbe italien : « qui se contente est heureux ». Baser la question sociale sur le bonheur humain est une supercherie théorique, parce que la grande majorité des hommes s'est toujours adaptée à sa condition, allant quelquefois jusqu'à l'adorer, même si elle les rendait misérables et résistant au novateur qui voulait améliorer leur sort. A ce compte-là, qui donc est plus heureux que le religieux qu'enthousiasme l'idée de Dieu, qui de plus heureux que le joyeux napolitain qui ferait la révolution si le gouvernement abolissait la loterie royale.

La force qui fait mouvoir les masses et les individus, est le sentiment qu'ils souffrent d'un malaise économique ou moral, et non le malaise en lui-même. Il est des peuplades descendues à l'extrême limite de l'abjection et de la misère qui ne se révoltent pourtant jamais. Supposons donc que notre individualiste, non seulement soit malheureux abstraitement parlant, mais qu'il *le sente*. Se révolterait-il ? Nullement. Parce que la révolte est toujours quelque chose de passionnel, de désintéressé. Au point de vue du raisonnement froid, on a toujours plus d'intérêt à composer

avec l'opresseur qu'à lui tenir tête. Quand la rébellion éclate, c'est parce que le sentiment de l'offense, ou de la haine, ou de la sympathie a pris le dessus sur le cerveau raisonnant et calculateur. Le soldat n'a pas d'intérêt à se révolter parce qu'on le fusillerait, le révolutionnaire n'a aucun intérêt à défier la société officielle parce qu'elle l'écraserait. Les premières grèves dont fait mention le mouvement ouvrier éclatèrent impulsivement : elles étaient donc complètement stupides, puisqu'elles représentaient le risque de perdre des journées de salaire, son travail etc. pour rien. Mieux vaut l'arbitrage. Mais la grève basée sur des questions économiques — l'unique qu'on puisse arbitrer — n'a à son tour aucun caractère révolutionnaire. Le salaire des ouvriers peut être augmenté à l'infini sans que soit aboli ou atténué le rapport de dépendance et de spoliation qui intervient entre travailleurs et capitaliste. Lorsque le capitaliste ne pourra augmenter les salaires sans changer en perte son profit, il préférera fermer son établissement. Que feront les ouvriers ? Aboliront-ils le capitalisme ? Mais l'abolition du capitalisme n'est pas chose à faire petit à petit, elle a lieu d'un seul coup ou n'a pas lieu. Le salaire peut croître ou diminuer, mais l'expropriation d'une usine ne se fait pas à moitié. On l'exproprie ou on ne l'exproprie pas : pas de milieu. Mais pour exproprier la fabrique, force est de commettre le forfait suprême, comme l'appelait Stirner : il faut démolir, non théoriquement, mais pratiquement, l'Etat, il faut affronter les carabiniers, exposer sa vie. Or, entre nous, est-ce qu'il n'est pas de « son intérêt » qu'on s'arrange avec le patron, qu'on concède un peu, qu'on renonce à l'expropriation plutôt que périr sur les barricades ?...

L'individualiste inventé par Devaldès se caractérise par un manque absolu d'individualité. Que le lecteur ne rie pas ! Qu'est-ce qu'un individu digne de ce nom ? Un être différencié qui possède quelque chose de lui qu'il veut faire triompher, envers et contre tous, si c'est nécessaire : il s'adaptera aux circonstances, mais temporairement, afin de pouvoir mieux réagir contre elles. Ce qui distingue un homme d'un autrui, c'est la différence de sensibilité, de passions, d'idées, de foi même ; et un homme qui

possède tout cela n'est plus un être exclusivement raisonnable qui compte seulement sur la concorde et la paix pour faire triompher ses intérêts. Et qu'on ne dise pas que le mot « intérêts » s'entend ici des intérêts moraux et intellectuels ; car les seuls intérêts qui tombent sous l'autorité de la raison sont ceux extérieurs à l'individu, c'est-à-dire ayant trait aux questions économiques ou à l'opinion publique. Ce ne sont pas les intérêts de sentiment, qui se forment au dehors du cerveau et le dominant parfois, au lieu de s'en laisser dominer. L'intérêt d'amour, de pitié, est un non-sens, comme l'instinct humain de sympathie commune est devenu une hypocrisie en se transformant en humanitarisme, car les sentiments s'éprouvent, ils ne se raisonnent pas, ils ne se discutent pas, ils ne se façonnent pas en théories.

A première vue, à observer la vie humaine et sociale, il semblerait que les individus soient semblables quant aux sentiments, et différents quant à la pensée. Le fait que le sentiment (simple élévation de l'instinct) est d'origine plus antique dans l'évolution de la vie que l'intelligence, semblerait confirmer cette manière de voir, mais quand on pense que bien souvent les membres d'un parti sont unis par une « idée », à laquelle ils croient aveuglément, sans que cessent les luttes mesquines d'ambitions et d'envies (et c'est ce qui se produit parmi les anarchistes actuels) on comprend de suite l'absurdité de la thèse. La vérité, c'est que les hommes sont à la fois unis et divisés par les sentiments : un minimum est commun à tous et le reste diffère selon les tempéraments individuels. On comprend que cette contradiction soit incompréhensible aux positivistes de l'individualisme métaphysique, parce que la raison froide comprend seulement ce qui est logique et rien d'autre.

Donc, les seuls intérêts que peut avoir un être parfaitement raisonnable sont les intérêts extérieurs. Or les intérêts extérieurs sont justement ceux opposés par la collectivité à l'individu, de sorte que notre individualiste qui prétend être le centre de l'univers se réduit au dénominateur de la volonté sociale et devient un misérable fantôme, une des nombreuses marionnettes formant

« l'association des égoïstes » raisonnables de l'avenir.

Notre personnage ne tuera pas, ne volera pas, ne fera pas le mouchard... parce que ce n'est pas son intérêt, vu et attendu que les autres se rueraient sur lui. Ou mieux encore, il le fera seulement quand les autres ne pourront pas le savoir. Ce sera, du reste, un individu parfaitement social : il ne blessera pas les idées en vogue, non parce qu'il trouve logique de s'adapter à la mode d'autrui, mais parce que c'est son intérêt, simplement. Et surtout, il ne sera ni un novateur ni un révolutionnaire. Parce que révolutionnaire ne veut plus dire passer contrat sur une base de choses communes ; cela signifie nier, imposer par l'audace et avoir quelque chose à imposer ; cela signifie troubler la paix, la considération des siens, les affaires — toutes choses qui sont à l'encontre de nos propres intérêts. Grand homme d'individualiste, va !

Mais je me demande, perplexe : pareil type d'homme ne peut-il vivre aussi bien dans la société des abyssins que dans la société bourgeoise présente ou encore dans la société communiste future ? Demain, il sera communiste parce que ce sera son intérêt de l'être comme les autres, comme aujourd'hui il est son intérêt d'être républicain en république et monarchiste en monarchie. Pareil échantillon d'individualiste existe déjà dans notre milieu. Le temps où nous vivons pullule de socialistes qui ne croient pas au socialisme, d'anarchistes qui ne croient pas à l'anarchie. Braves gens qui ne sont pas esclaves de leurs idées, mais qui s'en servent. A la bonne heure.

Le lecteur ne s'effarouchera donc pas si je vais jusqu'à qualifier l'individualisme démocratique de Devaldès de justification de la mauvaise foi, négation de l'individu même, la quintessence de la poltronnerie. Mais notre auteur a une théorie sociologique des plus curieuses, plus amusante encore que sa philosophie... amonale. Après avoir dit qu'« il est d'ordre naturel que le fort absorbe le faible » il ajoute, deux pages plus loin, que « l'individualisme libertaire, l'individualisme réel, donne des armes aux faibles, non de manière à ce que, devenus plus forts, ils oppriment à leur tour

les individus demeurés plus faibles qu'eux, mais de telle façon qu'ils ne se laissent plus absorber " par le plus fort " »... Prenons note en passant de cette négation de l'autorité, qu'il faudra discuter à nouveau, et venons-en au centre de la sociologie individualiste que serait, selon Devaldès, le « savoir ». Les bourgeois savent ce qu'est l'individualisme parce qu'à l'école ou à l'université, ils l'ont appris. Mais les prolétaires l'ignorent. Quand ceux-ci « sauront », alors la question sociale sera bel et bien résolue.

Cherchons à nous orienter dans ce fatras de simplicité. Devaldès ne parle plus de l'individualisme instinctif de Stirner, mais de celui qui s'acquiert sur les bancs de l'école. Et c'est là sa grande découverte. La bourgeoisie domine parce qu'elle peut étudier Spencer, Stirner et peut-être aussi... Devaldès. En un mot, ce sont les théories abstraites de la bourgeoisie qui lui donnent la possibilité d'exercer son autorité. Si les bourgeois n'avaient jamais lu que des auteurs humanitaires, ils seraient aujourd'hui tous philanthropes, tous altruistes et ils tendraient la main au prolétariat ! Au lieu de cela, les bourgeois se sont armés de leur manque de scrupules, tandis que les ouvriers sont désarmés parce qu'ils ont peur.

Réduire la question sociale à un pareil simplisme, dire que la bourgeoisie connaît aujourd'hui l'individualisme philosophique, alors qu'il y a tant de bourgeois qui ignorent une théorie sociale quelconque ; appeler individualistes les classes dirigeantes qui, par besoin de protection, s'asservissent toujours plus aux lois et à l'État ; supposer que tous les patrons possèdent un petit secret d'autorité qu'ils dérobent aux ouvriers comme un de ces tours de passe-passe qui ne s'enseignent pas aux profanes ; resserrer tout le problème de la lutte de classes en une différence de connaissances scientifiques, c'est se moquer de qui vous lit. Mais pourquoi ne pas communiquer à Turati le secret de la découverte ? Il trouvera tout de suite — logiquement — qu'il suffit de donner de l'instruction aux ouvriers pour en faire tous des philosophes, pour émanciper le prolétariat ! Je veux pourtant être indulgent : admettons que ce « savoir » signifie seulement — et ce serait plus

tolérable — connaître qu'on est spolié ? Est-ce que la conscience compte pour quelque chose si l'on n'y joint la volonté ? Le réformisme d'aujourd'hui est né précisément du fait que les ouvriers « savent » qu'ils sont exploités, mais ils ne « savent pas » se révolter ; et ils raisonnent et ils babillent parce qu'ils ne possèdent pas l'héroïsme nécessaire pour une révolution. Or, comment un homme « raisonnable » comme Devaldès pourrait-il comprendre l'héroïsme ?

LORENZO TANCREDI.

(Traduction de l'italien par E. Armand).

l'anarchie N° 345 – Jeudi 16 Novembre 1911

Mon individualiste

Réponse à Lorenzo TANCREDI

Avant qu'il ne fût publié par l'*anarchie*¹ j'ignorais l'article du *Novatore*, de Lorenzo Tancredi, relatif à mes *Réflexions sur l'Individualisme*, qu'il n'a d'ailleurs pas lues entièrement, puisque la *Rivolta* cessa de paraître avant la fin de leur publication. Singulier procédé, déjà, que celui qui consiste à juger une thèse dont on ne connaît pas tout l'exposé !

Mais passons. Le fait est que ce singulier « individualiste révolutionnaire » — en réalité ce religieux, côté prêtre, de la Révolution — s'est livré, au sujet de mes idées, à une diatribe où la mauvaise foi le dispute à l'inintelligence.

Qu'on m'entende : toute idée publiquement exprimée appartient à tous ; chacun est libre de la critiquer. Mais il y a la manière : manière propre et manière sale. C'est de la seconde qu'il s'agit ici.

Disposant d'une place limitée pour répondre à mon censeur, je glisse sur ce qui n'est dans sa critique que logomachie, querelle de mots interprétés abusivement par lui (tel « bonheur » auquel il lui a plu d'attribuer une signification autre que celle que je lui ai donnée) ; sur certaines âneries telles que la qualification qu'il me décerne de « positiviste de l'individualisme métaphysique » (?) (évidemment, cela pose son inventeur auprès des imbéciles, de même que cette distinction entre la souffrance et le sentiment de la souffrance, comme si ce n'était pas deux choses identiques) ; je passe, enfin, sur tous les à-côté de la discussion, pour ne retenir que les grosses absurdités qui, dans son élucubration, tiennent lieu d'objections fondamentales à ma conception de l'individualisme.

1 Voir le numéro du 16 novembre.

Je signale, sans m'y attarder, la prétendue contradiction qui résulterait de la succession d'une constatation du fait naturel de l'absorption du faible par le fort et de l'expression de mon idéal éducatif visant à ce que les faibles actuels deviennent des forts, mais de telle manière qu'ils ne soient plus, comme leurs adversaires de la veille, des absorbeurs. Il n'y a là aucune contradiction. Et cette vérité et ce désir ne sont-ils pas des lieux communs de l'anarchisme ? « Prenons note en passant de cette négation de l'autorité qu'il faudra discuter à nouveau » dit notre « individualiste révolutionnaire ». A-t-il donc un gouvernement à placer ? Ne serait-il pas plutôt un individualiste autoritaire, c'est-à-dire un anti-individualiste ?

Je signale encore, rapidement, la question du « savoir », dont, avec une ironie assez lourde, il dénature l'idée développée dans les *Réflexions*. C'est encore d'une probité douteuse. L'enseignement et la méthode de raisonnement donnés d'une part aux enfants de la bourgeoisie et d'autre part à ceux du prolétariat, présentent des différences énormes ; ce ne sont pas là des mythes. Il est évident que les bourgeois sont armés au détriment des prolétaires et que cela contribue à leur assurer la victoire dans la lutte pour la vie. Ce n'est pas leur unique appui, bien entendu ; mais je n'ai pas dit qu'il en fût ainsi. Et enfin, n'ai-je pas placé en épigraphe de mon travail ces mots qui marquent la tendance de l'ouvrage : *Savoir, vouloir, pouvoir*.

*

* *

Après avoir défini les caractéristiques de mon individualiste, Tancredi le qualifie de « raisonnable », péjorativement. Mais, « raisonnable » en ce sens mon individualiste ne l'est pas et la déloyauté du critique est évidente en présence de ce texte précis, entre autres : « ... L'individualisme est aussi une conception rationnelle, — non pas rationnelle à la façon des libéraux, beaucoup trop « raisonnable », mais à la manière des libertaires, infiniment

moins « raisonnable ». (*Réflexions*, p. 21) J'ose dire que l'esprit de mon travail est en harmonie avec cette prétention.

En réalité, ce à quoi s'attaque Tancredi, c'est à l'usage constant de la raison, à la raison de chacun, que, comme conséquence de sa fausse idée des conditions nécessaires à une révolution, il ne tient pas à voir prendre une part prépondérante dans la détermination des volontés et des actes individuels. La souveraineté de la raison réalisée par l'individu sur soi-même est gênante pour certains : elle déjoue leurs tentatives d'emprise sur la volonté de l'individu par la voie sentimentale ou passionnelle.

Mais si la raison est si redoutée de Tancredi, c'est donc que pour mettre en pratique ses théories il faut faire le moins possible appel à elle. Les prêtres d'aucun culte n'aiment les êtres de raison, mettons les esprits rationalistes. Quand leur religion, bien assise, est devenue de tout repos, ils leur préfèrent les esprits « raisonnables ». Mais la religion de Tancredi n'est pas instaurée, elle nécessite la violence ; il s'ensuit qu'il n'aime ni les rationalistes ni les « raisonnables ». Ce qu'il lui faut, ce sont des « héros », des martyrs. Il préfère donc à mon individualiste l'impulsif, l'enthousiaste, le « poivrot » de l'idéal.

Mille regrets, je ne tiens pas cet article...

*

* *

Mon individualisme est « quelque chose d'extrêmement pratique et de franchement intéressé. Il ne croit à rien, sauf à une chose : son propre intérêt. Tout ce qu'il accomplit est dû à ce ressort certes absolument immoral. »

Tancredi, donc, réédite l'éternelle malédiction du moraliste sur l'égoïste. Ici, il montre une incompréhension telle que pas un lecteur des *Réflexions* et de l'*anarchie* ne s'abstiendra de sourire. Et il est des anarchistes qui prétendent que la discussion égoïsme-altruisme est oiseuse ! Voilà un monsieur qui les rappellera à la réalité.

L'altruisme de l'individu en faveur des fantaisies de Tancredi plairait sans doute plus à Tancredi !

Il est certain que mon individualisme ne « marchera » pas pour elles. — Donc il est « mauvais » !

*

* *

« Le lecteur s'attendra peut-être à ce qu'il (mon individualisme) se révolte pratiquement contre ces fantômes (Loi, Etat, Dieu, Morale, etc.). Doux rêve ! La révolte est toute idéaliste ; il la connaît et ça lui suffit. Où son intérêt le mènera-t-il ? Hier il obéissait à la loi parce qu'il y croyait ; aujourd'hui, il se courbe sous son joug parce cela cadre avec son intérêt. »

Autant d'affirmations non seulement gratuites, mais contraires à tout ce que j'ai écrit, mensongères en un mot. Enfourchant son dada, qui est l'« héroïsme », Tancredi part de la conception ridicule qu'il s'est faite de l'exercice de la raison et de ce préjugé commun à tous les moralistes, anarchistes ou révolutionnaires, qu'un égoïste est forcément un individu ne se souciant que d'intérêts bas, n'ayant que des passions mesquines, d'exclusifs soucis de lucre, dépourvu de sensibilité, toujours prêt à se courber devant les puissances sociales et à commettre quelque ignominie, etc. Rien de plus faux philosophiquement, on le sait. Rien de plus faux encore en ce qui concerne mon type d'individualisme. Mais pourquoi être exact ? Il est bien plus agréable de doter autrui des défauts qu'il vous plaît, d'imaginer pour les combattre ensuite, à bon compte.

D'ailleurs, si Tancredi avait lu sérieusement l'écrit qu'il se proposait de critiquer, il aurait constaté que toute ma thèse était basée sur une distinction que doit faire l'individu entre son intérêt (d'ordre physique, économique, moral ou intellectuel) *réel* et l'intérêt *fictif* qu'on lui suggère. Il est vrai qu'il était intéressé à laisser cela dans l'obscurité, puisque lui-même suggère à ses futurs « héros » des intérêts parfaitement fictifs.

M'adressant aux victimes de l'organisation sociale autoritaire, Etat capitaliste aujourd'hui, Etat collectiviste demain, je leur dis de prendre chacune conscience de son intérêt *réel* et, ceci fait, d'associer leurs forces pour satisfaire leurs intérêts *réels communs*. Cette association, absolument nécessaire, une fois réalisée, la révolution est possible. Mais, auparavant, la prise de conscience des intérêts réels est indispensable. En effet, si on ne fait pas une révolution avec des gens qui ont peur de ses conséquences éventuelles, on ne la fait pas non plus avec des religieux pour qui une quantité d'individus, de choses et d'idées sont sacrés et intangibles (sans omettre la tyrannie des instincts et des habitudes irrationnelles contractées par eux : alcoolisme, abus sexuels, amour des vanités, appétit de luxe, etc., qui les rendent également esclaves).

Détruire cet esprit religieux, source des intérêts fictifs, qui fait de l'homme un *possédé*, comme dit Stirner, c'est-à-dire un individu non maître de soi, voilà à quoi j'ai modestement contribué dans les *Réflexions*. Aucun de mes critiques, amis ou adversaires, sauf Tancredi, le grand homme, ne s'y est trompé.

Pour en revenir à la crainte des conséquences évoquée plus haut, à la « poltronnerie » qu'attribue Tancredi à mon individualisme, à cause de son préjugé touchant la raison et l'intérêt personnel, j'ajoute que la peur du prolétaire conscient devant le grand acte de violence nécessaire à son affranchissement total et à celui de sa classe n'est pas inexplicable. Elle a de nombreuses causes, pour ainsi dire premières, dans la misère annihilante, dans l'éducation esclavagiste, dans l'ignorance, dans l'asservissement à certaines passions déprimantes, dans la prolifération excessive, etc., de l'individu, du prolétariat en général, qui retentissent même sur le prolétaire conscient. Comment ? On va le voir. Tous ces faits engendrent, par un processus que je n'ai pas le loisir de détailler ici, mais qui se sent, un phénomène : l'isolement (sauf pour la minorité syndicaliste, dont, d'autre part, la plus grande partie des membres ont conservé une mentalité religieuse, ce qui rend, en définitive, leur association, déjà faible par le nombre, tout à fait

inopérante), — l'isolement qui annule toute velléité de révolte dans le sens de la révolution sociale.

Il s'agit, pour mon individualiste (qui est un prolétaire, au sens moderne du mot, et est conscient à la fois de son exploitation et des moyens d'y mettre fin), de vivre, de vivre libre (dans le sens de son franc-aller) et non de mourir ; si sa révolte reste dans le domaine de l'idée, c'est précisément parce qu'en l'extériorisant révolutionnairement il risque de mourir ou de perdre sa demi-liberté, contraire du but qu'il voudrait atteindre. S'il est faible en cela, extérieurement, sa faiblesse extérieure est déterminée par des facteurs indépendants de sa volonté. En résumé : il a pris conscience de son intérêt réel, il a la volonté d'agir révolutionnairement, mais il ne le peut : ceux du concours desquels il a besoin pour que sa révolte soit féconde n'ont pas même connaissance de leur intérêt réel et ce sont par suite des ennemis, pour le moins des indifférents.

Dans la période transitoire entre le présent et le moment possible d'une révolution, que fera mon individualiste ? Car il veut bien faire la révolution, mais il ne veut pas que ce soit une « héroïque » folie. S'il joue, il veut avoir des atouts en main. Il fera ce qu'il est de son intérêt réel de faire. Il le fera dans la mesure de ses forces. Si elles ne lui permettent pas autre chose, il sera légaliste, le moins possible, car il ne considère pas la propriété comme sacrée ; ce ne sera pas de sa faute s'il ne fait pas mieux, mais de celle de tous les inconscients. S'il en a la force, il sera illégaliste et il agira, naturellement, « quand les autres ne pourront pas le savoir », ô La Palice-Tancredi !

Ainsi, lorsque Tancredi écrit : « Au point de vue du raisonnement froid (lui est partisan du raisonnement chaud, celui qu'on fait dans la fièvre ou dans l'ivresse), on a toujours plus d'intérêt à composer avec l'opresseur qu'à lui tenir tête... Le soldat n'a pas d'intérêt à se révolter parce qu'on le fusillerait ; le révolutionnaire n'a aucun intérêt à défier la société officielle parce qu'elle l'écraserait », lorsqu'il écrit cela, sauf le cas, qui se présente rarement, d'ailleurs, où l'individu place son intérêt dans l'affirmation de sa

volonté par un acte, il a à peu près raison.

Encore peut-on dire que, lorsqu'on est habile et qu'on représente une valeur, on peut tenir tête à un oppresseur à la façon du Carrard Auban de J.-H. Mackay, dans *Anarchistes* : qu'il est plus sage de désertir que d'aller à la caserne pour se révolter : qu'enfin il ne manque pas aujourd'hui de révolutionnaires qui défient la société officielle sans aucun dommage pour leur personne et qu'au surplus le rôle du révolutionnaire n'est pas de « défier » (toujours les grands gestes) mais d'agir, et en silence.

Enfin, raisonnons sur les cas cités, présentés d'une manière un peu simpliste. Si cet opprimé, ce soldat, ce révolutionnaire sont isolés, ils n'adopteront pas cette attitude, en raison précisément de leur isolement, qui assure leur défaite, ce à quoi ils n'ont pas intérêt, la raison qui les ferait mouvoir étant la revendication du droit de vivre et de vivre libre. Mais, associés à ceux qui pourraient avoir comme eux pris conscience de leur intérêt réel et de la solidarité de leurs intérêts réels respectifs qui leur commande une action commune, aucun intérêt immédiat, aucune crainte ne s'opposerait à leur action révolutionnaire, puisqu'ils auraient, enfin, la force, garantie de la victoire.

C'est sans spécifier telle ou telle situation, en citant cependant la fameuse pensée de Stirner qu'on peut considérer comme une formule parfaite de la grève générale révolutionnaire et anarchiste, que j'ai envisagé cette possibilité dans mes *Réflexions*. N'ayant pas vu le mot de révolution dans cet écrit, Tancredi en a conclu que je n'étais pas révolutionnaire. Je le suis, ô profond critique, mais pas comme vous, qui vous croyez toujours sur les planches d'un quelconque Ambigu-Comique !

Je le suis si vraiment que je ne me reconnais aucune solidarité avec ces individualistes qui s'efforcent de détourner de l'action collective les victimes de l'organisation sociale les plus conscientes.

Non, révolution n'est pris nécessairement l'opposé d'individualisme, mais il y a la révolution des « poires » et celle des autres. Mon individualiste a la prétention d'être de ces autres. La

révolution, il l'a faite pour son compte personnel, en lui-même ; il ne peut qu'attendre que les inconscients fassent comme lui, deviennent conscients, pour transporter la révolution individuelle dans le domaine des faits sociaux.

Quant à cette ignoble insinuation que mon individualiste pourrait devenir un mouchard, elle est équivalente à celle que je ferais en disant que tout révolutionnaire pourrait bien être un agent provocateur. Je laisse à Tancredi cette répugnante argumentation.

*
* *

Armand intitule l'ensemble de son préambule et de la critique du *Novatore* : « Une Critique *individualiste*, etc. » S'il considère Tancredi comme un individualiste, c'est qu'il n'est pas exigeant !

Pauvre individualiste que ce romantique à « héros » et à barricades !

Mais, au fait, qu'on nous donne donc ses états de service. Cet éleveur de « héros » doit lui-même prêcher d'exemple.

J'espère pour lui-même qu'il a dépassé la période où l'on « s'adapte aux circonstances mais temporairement afin de pouvoir mieux réagir contre elles ».

Ne serait-ce pas lui, ce brave Tancredi, qui il y a quelques jours, exécuta un colonel menant ses hommes à la boucherie italo-turque ?

Vite Armand, rassurez moi, dites moi si votre ami n'est pas un fanfaron, un matamore, un fier-à-bras, un avaleur de charrettes ferrées !...

Manuel DEVALDÈS.

l'anarchie n°347 – Jeudi 30 Novembre 1911

NOTRE CORRESPONDANCE

A Manuel DEVALDÈS

Je communiquerai votre réponse à Libero Tancredi que je ne connais que par ses écrits.

Je profite de cette occasion pour dissiper tout malentendu et que je décline toute responsabilité concernant la teneur des articles que je pourrai traduire à l'avenir. Il est clair que si je recherche dans les traductions ce qui peut donner lieu à un débat intéressant sur la compréhension des points de détail de la conception anarchiste, cela n'implique pas du tout que je sois en rapports amis avec les auteurs des articles originaux. Ni que je partage leurs vues. Je ne puis, pour quand à moi, accepter de discussion qu'en ce qui concerne l'exactitude mécanique de la traduction que je présente aux lecteurs de *l'anarchie*. Ma responsabilité se borne là.

E. ARMAND.

l'anarchie N°348 – Jeudi 6 Décembre 1911

Mon individualisme

Réponse à Manuel Devaldès

J'ai reçu il y a dix ou quinze jours, par une voie indirecte, quelques numéros de *l'anarchie* renfermant la traduction de l'un de mes articles parus dans le *Novatore*, d'Amérique — la réponse de Manuel Devaldès — et une brève déclaration d'Armand. Mes occupations à Lugano, où je me suis retiré pour des raisons politiques et de travail ne m'ont pas permis d'envoyer plus tôt ma réplique à Devaldès. En tout cas, la voici ; je tâcherai qu'elle soit courte et précise :

Mon contradicteur m'accuse d'avoir jugé sa thèse d'après une petite partie de ses écrits : il a raison : mais il en a fait autant lui-même. Lorsqu'Armand a traduit ma critique de Devaldès, il a choisi une page — sur treize — du *Novatore* où était publiée mon étude : et tu sais bien que celle-ci visait principalement le mouvement anarchiste en Italie. La critique à l'individualisme, à une certaine qualité d'individualisme, n'était qu'un côté d'une polémique bien plus vaste dans mes intentions et dans sa portée, quoique limitée à l'Italie. De ce point de vue, je n'étais pas obligé de connaître tout le livre de Manuel Devaldès, mais uniquement les extraits parus dans les journaux italiens. Or, ce n'est pas de ma faute si ces extraits choisis par la « *Revolta* » dans son œuvre, pouvaient offrir un seul côté de ses théories ; ce n'est pas de ma faute non plus si ce « côté » s'harmonisait trop bien avec une campagne contre la violence révolutionnaire et la volonté de rébellion qui, sous le prétexte individualiste ou communiste, était conduite depuis quelque temps parmi les anarchistes italiens.

Armand peut montrer à mon contradicteur les deux derniers chapitres de mon étude en question : *Morale et énergie* et *Il liberismo rivoluzionario* : cela prouve mes affirmations. Pour ce qui regarde les théories individualistes, je regrette qu'il ait traduit

« amoral » par « immoral », mais s'il avait connu mon œuvre de polémiste depuis six ans, il pourrait dire à M. Devaldès que l'accusation de défendre la morale « altruiste » contre l'« égoïsme » m'a tout simplement étonné ; car ces objections... scientifiques, je les ai toujours entendues contre moi-même, et elles m'ont toujours fait sourire.

Je crois être un des premiers qui, en Italie, ont imposé la discussion individualiste parmi les anarchistes humanitaires ; mais je crois aussi qu'il y a individualisme et individualisme ; et que toutes les théories peuvent se prêter aux pires contrefaçons. Je vais plus loin : je crois que beaucoup de communistes, quand ils changent leur drapeau, ne changent pas du tout leur psychologie, et que même habillés de neuf, ils restent de bons pacifistes réformistes, comme ils l'étaient auparavant.

L'individualisme est surtout réaction morale contre les préjugés, les hypocrisies et l'esprit de troupeau, par lequel les foules, qu'elles soient soumises à une loi universellement acceptée, ou reniées par quelques démagogues, cherchent à s'imposer aux individus supérieurs qui, en politique ou en économie, dans l'art ou dans la philosophie, tendent à s'élever par leur force ou capacité personnelles, donnant à la société, à l'histoire et à l'évolution des nouvelles valeurs. Dans ce sens, on peut dire que tout progrès est une lutte entre les minorités et les majorités, entre une fraction de l'humanité et le reste ; entre ceux qui veulent et ceux qui ne savent que s'adapter. Il y a plus, si le progrès est une lutte des premiers contre les seconds. Il peut s'identifier avec la domination révolutionnaire (qui n'est pas l'autorité établie) puisque la victoire, dans une bataille, est toujours une imposition.

La marche de la vie sociale et historique est donc tout à fait anti-égalitaire. Les théories morales sont, à ce point de vue, hors de discussion ; puisqu'elles représentent la codification des mœurs dans un certain moment de l'évolution humaine : elles caractérisent un état passager ; mais comme tout système d'idées et de conventions tend à se conserver, elles se transforment en des instruments de conservation de la société. Elles visent l'accord, la

paix, l'entr'aide ; même le bonheur parmi les hommes ; mais elles n'ont pas de place pour le progrès, qui est justement le contraire, qui est le mouvement même, qui ne peut donc pas être codifié dans une formule. Ou bien, si l'on veut, il a aussi sa morale, mais une morale dynamique de lutte, de valeurs en contraste, d'impérialisme volitif et audacieux : en un mot, la négation de la morale sociale.

Les vieilles querelles sur l'égoïsme et l'altruisme, n'ont pas d'importance à ce sujet. Ces deux mots ne représentent rien de concret ; mais une classification arbitraire des actes individuels, selon le résultat extérieur qu'ils ont sur les rapports généraux des hommes. La cause de toute action, quoique limitée, ou bien stimulée par les circonstances, est toujours la valeur morale de l'individu : c'est à-dire sa puissance de sentiment, la force de ses passions et la volonté responsable de s'en servir dans un but déterminé. C'est une vérité contrôlable tous les jours, que ceux qui *sentent* beaucoup pour eux, *sentent* aussi beaucoup pour les autres : et, dans ce mot, je comprends l'amour comme la haine, la sympathie comme l'antipathie — puisqu'elles sont inséparables — si on les considère comme des sentiments, et pas comme de serviles théories.

L'abaissement de la valeur morale — toujours indépendante des idées abstraites de l'individu — au-dessous du niveau commun, crée le criminel ; son élévation crée le révolté. La différence énorme entre celui-ci et celui-là, est dans la force morale qui permet au second de défier le monde, sa loi et sa moralité abstraite en un geste d'affirmation suprême et tragique ; tandis que le premier, s'il viole la loi, sent le besoin de se cacher, ou de trouver un appui dans une société *sui generis* de criminels comme lui. Il résulte donc que le crime — lorsqu'il n'est pas le produit d'une aberration temporaire, sans que la volonté responsable puisse intervenir — est caractérisé, comme la conservation sociale et même la répression du crime, par un froid calcul, en dehors ou contre toute passion puissante et généreuse. Calcul sur l'utilité de respecter le contrat social ; calcul sur la possibilité de le violer impunément ;

calcul sur la nécessité de le faire respecter : c'est toujours la même chose. Seul le révolté peut proclamer sa révolte, parce que sa raison est soutenue par une force morale supérieure : il se suffit moralement à lui-même.

Voilà la raison pour laquelle toute propagande, toute théorie qui exagère l'importance de la raison pure ; qui affirme qu'il est suffisant aux hommes de sagement raisonner, pourra former des bons conservateurs, mais jamais des révolutionnaires.

En ce sens, l'individualisme démocratique pourrait coïncider avec l'humanitarisme, en prêchant une limitation volontaire, continue et raisonnée de ses besoins, pour maintenir l'équilibre social. Tous les deux sont des philosophies de la société, des morales sociales, puisqu'ils prennent en considération un état social présent ou à venir, et qu'ils tendent à dicter les moyens pour le conserver ; tous les deux ne se soucient point du progrès, du mouvement, de la révolte elle-même, éternelle comme le monde, bien plus importante par sa signification morale que par ses résultats hédonistes qu'elle peut offrir.

Quand j'ai appelé l'individualiste de Devaldès un positiviste, j'ai voulu entendre qu'il sera un parfait « homme de troupeau » (volontaire ou non, il n'importe) pour la société future ; mais moi j'espère qu'il y en aura d'autres, pour qui la raison froide ne sera autre chose qu'un moyen d'affirmer leur personnalité contre tout et contre tous, au risque de bouleverser aussi la société future. Car le conservatisme ne consiste pas dans l'autorité établie, mais dans la formation d'une opinion publique, d'un système de vie, auxquels la plupart des hommes obéissent passivement, soit par calcul égoïste, soit par fanatisme altruiste social.

Le positivisme — et je regrette qu'un fabricant d'hommes nouveaux comme M. Devaldès ne le sache pas — est bien la continuation et l'exagération du rationalisme du XVIII^e siècle, qui traite les hommes comme s'ils étaient des jouets passifs de leur cerveau raisonnant : mais, pour l'Encyclopédie, il servait au moins comme instrument démolisseur de l'idée de Dieu : aujourd'hui, il sert comme négation de la violence révolutionnaire, parce que,

ayant son origine dans l'émotion soudaine et insaisissable, elle n'est pas « scientifique » et n'entre pas dans les cadres de messieurs les savants. L'individualisme doit au contraire affirmer l'individu tout entier dans ce qu'il a de plus intime, de subjectif, contre le prétexte de l'objectivité prudente et inoffensive ; il ne doit chanter ni l'égoïsme, ni l'altruisme, mais l'héroïsme, qui est le sublime de l'égoïsme : parce que le vrai héros est celui qui sait affronter l'exécration des foules, et même être jugé comme une bête de proie, parce qu'il a dans sa conscience morale et profonde une justification qui l'élève à ses yeux, sur le monde qui ne le comprend pas et qui peut-être ne le comprendra jamais.

L'individualisme se rattache ainsi à cette renaissance philosophique qui a conduit au syndicalisme théorique (le syndicalisme pratique en est la négation, parce que les syndicats ne pourront jamais être révolutionnaires), au nationalisme un peu plus sérieux que celui de M. Déroulède, et à la critique bergsonienne. Car, entre les individus supérieurs et les foules impuissantes il y a des collectivités ; ou mieux, des phénomènes collectifs formés par l'intensité de certains sentiments, créés à la fois par des circonstances fixes et continues, se résolvant en une inégalité ou oppression morale : l'antipathie de classe, la haine nationale contre un oppresseur. Mais toujours, ils sont des phénomènes individualistes parce qu'ils sont subjectifs : la classe et la nation existent seulement pour ceux et en ceux qui les sentent.

Dans le domaine social, l'action individualiste de l'isolé devance et précède l'action de la classe ou de la nation, et lui ouvre les voies : la révolte est l'annonce de la révolution.

Peut-être M. Devaldès jugera-t-il maintenant que je suis plus près de lui qu'il ne le croyait, et j'accepte de tout cœur la devise : « savoir, vouloir, pouvoir, » pourvu que *vouloir* signifie : une volonté passionnelle, comprise dans le caractère individuel, raffinée par les circonstances et l'expérience, et dirigée par le cerveau. Autrement, la volonté théorique n'est qu'une duperie. Et s'il veut connaître ma devise, plus vaste et plus générale, la voici : *la révolte du réel contre l'abstrait. L'individu contre la morale sociale,*

la classe contre le parti, la nation contre le nationalisme de manière.

Mais si la révolte, au lieu de démolir l'abstrait, devait le substituer à un autre ; si l'individualisme devait se transformer en une autre morale sociale, comme le syndicalisme théorique s'est enseveli dans les syndicats et comme au nationalisme de manière on a opposé l'internationalisme de Jaurès et des pacifistes, alors je crois qu'il ne vaudrait pas la peine de changer à chaque instant d'étiquette, puisque la substance serait toujours la même...

Libero TANCREDI.

l'anarchie N° 355 – Jeudi 25 Janvier 1912